

Apparu avec Vivre me tue, " autobiographie " d'un beur bac+6 réduit à livrer des pizzas, Paul Smail ferraille sous sa cagoule de Zorro depuis quatre ans. Le personnage, énigmatique, ayant un peu éclipsé ses deux derniers livres, il s'est glissé cette fois dans la peau d'un adolescent originaire d'un F5 d'une cité des environs de Paris. Encore élève de 1°S trois mois plus tôt, Sid Ali Benengeli attend d'être extradé dans la cellule lisboète qu'il partage avec le doux Jésus, un délinquant portugais. Encouragé par son défenseur parisien, cet épileptique va retracer avec une énergie dévastatrice son parcours, des trafics du bloc B de l'allée Mallarmé aux femmes qui ne lui auront rapporté qu'une Visa et quelques "talbins", en agonisant sous ses sacs en plastique.

Ces meurtres suivent, jusque dans leur répartition ferroviaire, les crimes commis par Sid Ahmed Rezala avant son suicide en prison l'an dernier. La question de leur véracité littérale ne se pose pourtant pas longtemps, l'intérêt hypnotique du livre tenant moins à des passages à l'acte longtemps différés - et vite " expédiés " - qu'à la démesure d'une langue verte qui hip-hopise entre verlan, francaoui et anglo-arabe, qu'à la prodigieuse inventivité de ce sabir des 4000 - la cité -, qui taille

dans la langue des 40 des tranches saignantes de vie. En quoi Ali le Magnifique diffère par nature de l'Adversaire, d'Emmanuel Carrère, et de Mariage Mixte, de Marc Weitzmann, tirés deux aussi de célèbres faits divers.

Cette logorrhée va tout emporter : l'obsession des marques - Kookai, YSL, Armani - et celle des flics, schmidts, et autres ninjas ; le lèche vitrine devant les concessionnaires BMW et les vols à la tire D lunettes, portables - de moins en moins timorés. L'amour naïf et immature pour la belle Djamila, et l'âpreté des " passes " masculines effectuées dans des hôtels des Champs. La haine du père, ouvrier mutilé par une machine, comme l'admiration pour le grand frère familier des prisons, pour la musique de Bashung et le raï des Chebs.

Des excuses à ses crimes lafcadiens ? Sid Ali s'en trouve presque trop - manque d'amour paternel, fierté musulmane bafouée...On pressent déjà plus l'impact déréalisant d'une société marchande, à la fois haïe et trop désirée, et la pression obsédante des publicités type " parce que je le vaux " qui, à force de sanctifier l'individualisme, ôtent toute pertinence à autrui. Ajoutons le souvenir les plaisirs solitaires pris en bande, dans une cave de la cité, avec

un sac plastique en guise de cagoule pour amplifier l'orgasme, et l'on tiendra les racines meurtrières de cette autarcie voué à l'asphyxie...

Sid Ali a-t-il réellement vu, dans son unique voyage dans l'Algérie de ses parents, des têtes de nouveau-nés jetés par quelque émir dans des sacs Tati ? Il a plus probablement " imaginé " ces horreurs que sa mégalomanie aspirait à vivre en direct, sinon à reproduire. À vrai dire, plus grand chose n'est réel pour cette personnalité évoluant sous le regard d'une caméra virtuelle, qui s' imagine faire un jour star, sportif, écrivain, mais ignore qui elle pourrait être. Imaginaires, les coups de fil qu'il donne aux ministres de Jospin, à " Isa " Adjani et aux présentateurs du JT, harcelés avec une rage envieuse. Délirantes, les vues prêtées aux " nymphomanes " blondes en quête de basanés. Seules sont réelles sa passion pour quelques écrivains - il revendique un QI de 137 - et son exécution complémentaire pour l'humanité ordinaire - les petites-bourgeoises à peau claire en particulier.

Marqué par le machisme homophobe des cités, hanté par le désir torturant de rejoindre sur les écrans les stars de sa communauté - Nagui, Zizou, Faudel, mais aussi Khaled Kelkal -, Sid Ali va se faire le

bras armé de toutes ses phobies. Les ruses des “ bougnoules ” de Marrakech, frôlés lors d’un week-end, lui deviendront aussi insupportables que la bienveillance anti-raciste a priori des francaouis – une autre façon de le nier. Trop admirée, trop maternante aussi, sa prof de français sera donc la première à mourir de ses mains. Victime elle aussi de sa bien-pensance béate, la pauvre petite Italienne surprise dans son wagon-couchette, peu avant Dijon... Quant à la mère accusée de boucher les toilettes d’une gare avec son bambin, Sid Ali ne la tuera pas, il la zappera. Comme si elle émanait de cette poubelle dorée où chaque soir, en prime time, des pans entiers d’humanité sont soldés. Comme si l’adolescent d’1 m 84 devait briser ces corps trop frêles, trop différents aussi, pour apaiser sa haine de soi sociale et assumer son homosexualité.

C’est une bombe qui explose dans le corps du lecteur. Précipité dans les caves aveugles des cités puis soulevé au-dessus de la mer de Paille et de Lisbonne l’ensoleillée, il parcourt à train d’enfer d’authentiques montagnes russes psychiques. Pris entre l’envie irrépressible de luxe de Sid Ali et son dégoût pour les néo-bourges en roadster, il se voit encore sommé d’épouser ses haines pour les psys, les baveux et les “ De Souche ”

- on rit souvent dans cet Hiroshima sous un crane. En attendant qu'elles se retournent, comme toute chose dans ce livre, en une vénération béate pour l'avocat à rallonge qui doit le défendre - un Hélier de Hocquencourt, châtelain de Hocquencourt, dans le village de Hocquencourt - ou pour l'héritier andalou d'un grand vin de Xérès, l'Ojeda y Vazquez, qui l'aimera et l'entretiendra comme il en rêvait D avant l'arrivée des ninjas.

Smaïl nous présente son anti-héros comme l'envers monstrueux de notre univers, le trou noir qui révèle par inversion notre culte des objets et notre démagogie " sympa ". Tour à tour génial et abusif, touchant et abject, Sid Ali est heureusement assez contradictoire et humain pour triompher de ce programme. S'il charrie mille sujets brûlants, des rivalités inter-maghrebines aux abîmes séparant les enfants d'Abraham, il obnubile avant tout par sa versatilité schizophrénique. Multipliant les références littéraires, en écrivain souffrant d'être sous-estimé, Smaïl le voudrait proche des pendus de Villon et des bagnards de Genêt : sa tchatte au vitriol en ferait plutôt un Céline arpentant en Nike les cités de La Haine. C'est de la lave qui brûle le papier, de grands jets de boue et d'or, du crachat de racaille. Et le volcan gronde encore, une fois le tome

refermé.

Claude

ARNAUD

Paul Smaïl. Ali le magnifique. Denoël.  
618 pages, 139 fr.

### ZAK

C'est le quatrième roman, après *Vivre me tue*, (1997), *Casa, la casa* (1998) et *La passion selon moi* (1999) de Paul Smaïl. Qui se cache derrière ce masque ? Officiellement, un beur doté d'un DEA en littérature refusant toute interview. Un nom circule pourtant avec insistance, celui de Jacques-Alain Léger, déjà l'auteur d'une vingtaine de romans sous son patronyme (*Un ciel si fragile* (75), *Monsignore* (76), *Vanderweg* (86 – grand prix des lectrices de Elle)), mais aussi sous ceux de Melmoth ou de Dashiell Hedayat. Une hypothèse renforcée par la lecture du dernier Léger, *Maestranza* (2000, l'Arpenteur) Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre reste finalement secondaire, Ali le Magnifique outrepassant en puissance tout ce qu'un écrivain de carrière et un enfant de l'immigration pouvaient raisonnablement prétendre écrire sur le sujet. Comme si " Paul Smaïl " avait enfin trouvé son sujet en se dédoublant en Sid Ali, lui-même

lecteur assidu des derniers Paul Smaïl.  
Comme si ce dernier, ou celui qu'il  
cache, avait déclenché en lui un de ces  
crises d'Amok ou de Horla, toujours  
annonciatrices de démence, dont  
Zweig et Maupassant avaient décrit les  
symptômes à jamais inoubliables.